

Eléments d'une personnalité

« Madame Bovary, c'est moi ! » déclarait Flaubert en son temps.



Serge Nouailhat

Serge Nouailhat, 52 ans, maître-verrier à Mortain, pourrait reprendre à son compte cette remarque de l'écrivain. En effet, quand on lui demande quelle est sa vision de son art, l'art verrier, il répond qu'elle est l'expression de sa personnalité.

Personnalité qui va, très tôt, être en contact avec l'art. Enfant, à l'école maternelle, il se souvient de sa maîtresse d'école, Mme Marquet, qui lui a permis ses premiers contacts avec l'art sous la forme de grandes feuilles placées sur un chevalet où il pouvait, en toute liberté, distribuer de grandes envolées de couleur. Peut-être plus que l'art,

concept un peu obscur pour un enfant, il en retiendra surtout le grand espace de la feuille sur son chevalet, la grande liberté du trait, la luxuriance des couleurs. De cette époque, sans doute, le goût qu'il a gardé de travailler debout. L'influence de cette maîtresse d'école venait en écho de celle d'une grand-mère. Celle-ci avait, avant la Deuxième Guerre Mondiale, reçu une formation artistique dans le cadre d'une école de Beaux Arts, ce qui était assez inhabituel pour l'époque, et s'était impliquée dans l'éducation artistique de « jeunes filles », comme il était de bon goût de le dire. Cette grand-mère relayait sa culture près de son petit-fils en l'élargissant de la peinture à la musique et même à la cuisine. En bref, le jeune Serge fut rapidement et profondément marqué par une vision esthétique du monde.

Cet ensemencement artistique va être reçu par une personnalité complexe. Adolescent, il se passionna pour le volley-ball, devint capitaine de son équipe, mais décida d'abandonner ce sport quand il constata que sa taille était insuffisante pour lui donner un avenir dans ce domaine. Ambition ? pensera-t-on. Esprit de décision : alors qu'il réussissait brillamment ses études dans le domaine de la publicité, domaine professionnel qui lui promettait un bel avenir économique et social, il bifurque vers l'enseignement puis se retire dans une communauté monastique. Quelques fois, une certaine impulsivité dans le verbe. « Quand j'ai décidé d'avoir des enfants, nous en avons eu cinq ! », pour corriger immédiatement, « Quand nous avons décidé avec mon épouse... » ; l'homme n'est pas de ces sots. Excessif ? : « Je pense être plus efficace en faisant pas moi-même plutôt que d'expliquer et de patienter ». Il reconnaît bien

volontiers que son impulsivité est inefficace. Ces facettes ne prétendent pas faire le tour de la personnalité de Serge Nouailhat.

Comme beaucoup de grands artistes, il a le goût du matériau : la glaise pour le sculpteur, l'odeur de la couleur expulsée de son tube, la magie du papier réglé pour le musicien, le verre fragile pour le maître verrier. Il y a là une démarche archaïque, *primum movens* probable à toute démarche artistique. Selon Serge Nouailhat, cette première étape, celle du contact avec le matériau doit donc être respectée ; il la décline en faisant l'apologie de l'étape manuelle d'une œuvre, de toute œuvre, lui qui se définit, sans fausse modestie, comme un manuel, définition qu'il s'attribue d'autant plus facilement qu'il se dit doué de ses mains. Il présente ses mains comme la première expression de son talent et se dit heureux de s'en servir. En revers, il brocarde volontiers cette mode, parfois très « parisienne » de vouloir intellectualiser l'art et se dit en désaccord avec une pensée contemporaine fréquente qui néglige l'œuvre pour favoriser son exégèse.

Dans un contexte, que nous pourrions qualifier de primitif, associant le matériau et la main qui le travaille, Serge Nouailhat présente volontiers l'art du vitrail comme « un art serviteur ». Serviteur de l'espace qui lui est attribué que cet espace soit religieux ou profane. Serviteur d'une magie, voire même d'une émotion : il faut se rappeler qu'un vitrail est peu sans la lumière qui le traverse et sans le regard qu'on lui porte. On peut se souvenir qu'à la belle époque du Moyen Age, le vitrail a servi deux modes de pensée bien différents : il fut figuratif et démonstratif quand la pensée bénédictine voulait honorer Dieu, et, au contraire, non figuratif et austère quand la pensée cistercienne voulait aller vers Dieu, sans être distraite dans sa démarche mystique.

L'art, selon le maître-verrier de Mortain, c'est la matière, le travail, le temps et une vision du monde. Pour lui, cette vision doit être optimiste car le monde est beau et l'artiste doit savoir souligner cette beauté. L'œuvre est, pour lui, porteuse de progrès. Pour lui aussi, l'art n'est pas une production académique mais d'abord une production humaine, faite, serait-on tenté d'ajouter, de chair et sueur.

Apparaît alors une autre facette de la personnalité de Serge Nouailhat, celle créée par ses convictions religieuses. Alors qu'il avait 17 ans, il a éprouvé cette révélation d'un « appel de Jésus » alors qu'il se trouvait dans l'abbaye de Saint Génomé à Landévennec. Il eut là une expérience très personnelle, que d'autres, l'ayant éprouvée, ont racontée ; ce fut le cas de Paul Claudel qui expérimenta ce sentiment de révélation et d'appel alors qu'il se trouvait derrière un pilier de la cathédrale de Paris. Sa foi chrétienne va conditionner son mode de vie : pour vingt ans, lui et sa famille, vivront dans le cadre monastique de l'Abbaye Blanche à Mortain.

Influencer ses activités artistiques puisqu'on lui demandera de créer un atelier de vitraux, atelier qui atteindra une réputation internationale. Sa foi chrétienne fut et reste un moteur permanent, créatrice d'une joie intérieure : « un travail qui ne communique pas une certaine paix n'est pas souhaitable ».

Goût du matériau que l'on travaille de ses mains, volonté de mettre son art au service d'autrui et foi chrétienne se conjuguent pour pousser Serge Nouailhat vers une recherche du beau. Il écrit volontiers Beauté avec un B majuscule. Cette quête du beau est universelle, dans la mesure où « nous sommes tous les enfants de Dieu » dit-il. Il évoque alors les contributions artistiques et universelles de l'art chrétien mais aussi de l'art juif et de l'art musulman ; on pourrait aussi ajouter l'art bouddhiste. Il développe alors la notion de gratuité de l'art : l'art est un temps que l'on donne, comme un individu en prière et en adoration. L'artiste doit « bénir le bien de la nature, montrer ce qui est beau, encourager l'espoir ». Plus largement, l'art doit « faire mémoire » en réactualisant un événement que celui-ci soit supranational ou transculturel, et « prophétiser un monde meilleur auquel nous aspirons tous ». L'art souligne le merveilleux de la vie. « Il faut être disponible » dit-il en guise de conclusion.

Pour autant, il n'entend pas que sa contribution artistique ait une fonction prosélyte : « L'art n'a pas une intention missionnaire. Produire un art chrétien avec un but de propagande serait signer sa mort ». Il ouvre volontiers sa notion de beau à la nature en général : on n'a pas besoin d'être croyant pour apprécier un chant grégorien, on n'a pas besoin d'une culture particulière pour éprouver une impression devant un tableau, comme on n'a pas besoin d'avoir fait un type d'étude pour apprécier l'odeur d'un champ de lavande ou le charme d'un paysage. Cet esprit tolérant de Serge Nouailhat ne rabote en rien ses convictions : « La beauté que je cherche, je le sais, est missionnaire de l'espérance. Elle est une voie irremplaçable vers Dieu ». Il ajoute « Quand on s'émerveille, on devient bienveillant ».

Il élargit enfin son propos pour redevenir citoyen et constater que la beauté déserte nos sociétés qui se sécularisent de plus en plus. L'histoire des hommes tend à lui donner raison. On retient comme beau, croyant ou pas, le Mur des Lamentations, vestige du temple du roi Salomon à Jérusalem d'avant l'ère chrétienne, les bouddhas de Bamiyân en Afghanistan des V et VI^e siècles, détruits par l'obscurantisme, la mosquée des Omeyyades à Damas du VIII^e ou, plus proche de nous, l'abbatiale du Mont Saint-Michel à partir du X^e siècle. Cette quête intemporelle du beau a-t-elle contribué à une certaine « perfectibilité de l'espèce humaine » (Germaine de Staël) ? On peut, malgré tout, le penser.